

On notéré ébaïat : (patois d'Ollon)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 42

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pour savoir lequel des deux :
Du pont *un* ou du pont *deux*,
Obtiendrait la préférence !
Hélas, en cette occurrence,
Survint un nouveau projet
Préconisant un *remblai*.
Et le Conseil, l'urgence,
Faisant toute diligence,
Vota d'emblée... un délai !

MORALE.

On dit bien : « Time is money »,
Mais c'est bon pour les Anglais !

Les vendanges d'autrefois.

Les coteaux de Lavaux se dorment sous le soleil d'automne. Dans un ciel pâle, des silhouettes se dessinent, vagues, dans la brume. Les vendanges sont proches ; partout, à Pully, à Lutry, à Cully, les pressoirs baillent, grand ouvert, sur la rue ; autour des fontaines, les cuves « gogent » ; ici et là retentissent les marteaux des tonneliers affairés... Et je songe ici à ce que furent les vendanges, autrefois. Quand je dis autrefois, je veux parler d'il y a dix-huit cents ans, environ, alors que notre pays portait le beau nom d'Helvétie et que l'on n'avait pas encore la manie des chemins de fer.

La route qui allait de Lausonium à Pennilucus (Villeneuve), en passant par Lustracum (Lutry), Culliacum (Cully) et Viviscus (Vevey), n'était point sillonnée par les automobiles, écraseurs de gens, ni par les bicyclettes ; elle déroulait son blanc lacet au milieu des pampres, déserte, le plus souvent, sauf au temps des vendanges. La nature était à peu de chose près la même qu'aujourd'hui : c'étaient les mêmes coteaux s'abaissant, par gradins successifs ; des sommets au lac de lapis-lazuli où couraient quelques blanches barques de pêcheurs. C'étaient de l'autre côté les mêmes montagnes saupoudrées de neige, en automne ; c'étaient, enfin, les mêmes hommes, car l'humanité ne change que sa surface ; son âme demeure éternellement neuve. Comme les vigneronniers d'aujourd'hui, ils peinaient sous le soleil brûlant d'été ; comme eux ils bêchaient le sol pierreux des vignes de Lavaux, tournant le dos au lac ; ils transportaient aussi sur leur dos ou sur des ânes, l'engrais dont ils fumaient le sol, et, l'automne venu, ils éprouvaient le même bonheur à récolter le fruit de tant de fatigues.

Les vendanges étaient, chez les Romains, accompagnées de réjouissances publiques. On sacrifiait au dieu Bacchus, d'où le nom de bacchanales que l'on donna, par la suite, à toute fête sortant un peu du ton ordinaire et convenable. Des jeunes filles rieuses, couronnées de pampres, des thyrses à la main, parcouraient les campagnes, dansant et chantant : *Evohe Bacche!* (salut à Bacchus). Elles entouraient les vendangeurs de leurs rondes folles et les invitaient au plaisir, car Bacchus était un dieu joyeux et bon vivant, aimant la folle joie et les rires sonores.

Le soir, près des pressoirs, jeunes et vieux se réunissaient pour danser aux sons des tambours, et pour mimer, à la clarté des torches, toutes les péripéties de la vendange. On voyait d'abord ceux qui cueillent le raisin, puis ceux qui le portent, enfin ceux qui le foulent et ceux qui remplissent les tonneaux. Tout cela se faisait avec des gestes pleins de grâce.

Dans les vignes, la même gaieté présidait au travail. Les pampres s'enroulaient autour des troncs d'arbres comme cela se voit encore en Savoie et en Italie ; il fallait, pour cueillir les grappes vermeilles, se jucher sur de courtes échelles ; c'étaient les jeunes gens que l'on chargeait de cette besogne. Au bas se serraient les jeunes filles, la jupe tendue pour recevoir le fruit.

J'ai vu vendanger dans l'Italie méridionale, aux environs d'Amalfi, dans cette terre classique par excellence ; je ne pense pas que ces vendanges-là diffèrent beaucoup de celles des Romains des environs de Culliacum, il y a dix-huit siècles.

Ici et là, au sein de la verdure, s'élevait un petit autel de marbre blanc dédié à Bacchus. Le dieu y était représenté ceint d'une feuille de pampre, le rire largement ouvert, une coupe à la main.

Qu'on est loin de tout cela, maintenant... et combien elle est devenue prosaïque, notre vendange !

Près des pressoirs, au lieu des théories de jeunes filles vêtues de blanc, dansant et chantant, on voit le visage soucieux des courtiers supputant le prix de la récolte ; nos vigneronniers, dit-on, n'ont plus le droit d'être joyeux... seule, la nature est restée la même. Ce sont les mêmes coteaux que dore le soleil d'octobre, ce sont les mêmes montagnes se mirant dans les eaux bleues du Léman... seulement, au lieu des gracieux autels de marbre édifiés en l'honneur du dieu, on voit la silhouette étrange et menaçante des canons contre la grêle braqués sur le ciel.

Il y a dix-huit siècles, on songeait à le remercieur... aujourd'hui, on lui tire dessus.

Nous avons mis deux mille ans pour en arriver là !

27 septembre 1902. CH.-GAB MARGOT.

On rudo maulhonêto.

Quand on a fé on bon sonno et mimameint quand on n'a pas pu dremi à tsavon po cein que caugnon est venu vo crià et vo segogni pè on bré, tandi qu'on ronelliàvè bin adrai, ma fai, on sè relaiè mau grà, tot eintoupenà, on aovrè on mor asse grand qu'on tavé dè salliè ; on bâillè quatr'à cinq iadzo ; on écalabrè et on édzerre avouè lè dou brès, coumeint s'on volliàvè fèrè lo toste à la patrie à l'abbahy, bréfe ! on est tot mau fottu, kà vo seimbllo que voutra pè sè retraina tandi qu'on ronelliàvè et l'est por cein qu'on allondzè lè brès, coumeint lè fennès, lè z'altro iadzo, quand mèsouràvont à la demi-auna.

Stu tsautein, tandi lè fenèsons, que l'avai fé 'na raveu dào dianstre, l'assesseu étai zu, l'après-midzo, fèrè un petit clopet pè la grandze, su la tète, amont lo saoi.

C'étai justameint 'na demèindze, et coumeint dè coutema, y'avai dévant la grandze, dezo lo couvai, 'na demi-doanna dè clliào lulus que barjaquàvont dè gosse et dè cein, ein tourdzeint que dâi vaudai, quand bin cein est défèindu.

L'assesseu, quand s'est venu l'hàora dè ma-reindenà, décheint l'êtsila po allà à l'hotò et quand vé ti clliào gallà lào fà ein bâilleint et ein allondzeint lè brès :

— On est rudo bin quand on a fé on bon sonno, et l'ài sarè restà onco 'na bouna vourba sein clliào pestès dè motsès que sont adè à veni vo fousenà déveron lè z'orolhiès !

Adon coumeint l'assesseu s'èteindai onco mè et bâillivè coumeint se n'avai rein dremai dè houit dzo, lo taupi, qu'étai permi clliào lulus, lài fà !

— Oh bin ! assesseu, ne fà rein, du z'ora, lè tambou dè bassa vont sè veindre bin meillào martsi !

— Et porquie ? lài demèndè adon l'assesseu.
— Paccque vayo que la pé dè bourrisquo s'allondzè !

Vo z'arài failliu ourè lè recaffaiès dâi z'altro.

A malin, malin et demi.

C'était à l'époque de la chasse, il y a une quarantaine d'années. Un membre du barreau

lausannois avait passé quelques jours aux Ormonts, battant la montagne en compagnie de son fidèle épagneul. Il était à Aigle depuis une heure ou deux et allait prendre le train de Lausanne, lorsqu'il vit arriver un brave homme de la Forclaz, chez lequel il avait logé un jour.

— Quel bon vent vous amène ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! le vent de la misère, monsieur l'avocat : il me faut passer chez le receveur, par rapport aux impôts. Nous autres Ormoans, nous n'allons guère à Aigle pour notre plaisir.

— Eh bien, si vous le voulez, nous prendrons un doigt d'Yvorne. Ça vous redonnera du cœur au ventre. Seulement, je n'aurai pas le plaisir de rester longtemps avec vous ; mon train part dans une demi-heure.

— Puisque vous êtes si aimable, monsieur, laissez-moi vous poser une petite question.

— Je vous écoute, mon ami.

— Voici : quand un chien dérobe quelque chose, c'est-il pas son maître qui est tenu de dédommager le lésé ?

— Hé ! hé ! vous me paraissez aussi ferré sur le code qu'un vieil avocat.

— Heu ! on sait ce qu'on sait... Mais j'aimerais l'entendre de votre bouche : n'est-ce pas le maître du chien qui doit réparer le dommage ?

— C'est absolument comme vous le dites.

— Il ne peut pas se soustraire à cette obligation ?

— En aucune manière.

— Eh bien, monsieur l'avocat, il est arrivé que, la nuit où vous avez dormi chez moi, votre chien — je ne m'en suis aperçu qu'après votre départ — votre chien m'a volé un jambon.

— Et que valait-il votre jambon ?

— C'était un très beau jambon, monsieur l'avocat, un jambon comme on en voit peu ; mais je ne vous en demanderai pas plus de quinze francs.

— Fort bien, mon ami. Faites-moi donc une petite facture. Nous allons régler cela séance tenante.

Et, disant ces mots, l'avocat tend au montagnard un papier sur lequel il vient d'écrire :

« Honoraires de M^r X..., avocat, à Lausanne, pour une consultation donnée à M. Z., de la Forclaz, au sujet d'un chien voleur de jambon, fr. 20. »

La lettre suivante nous est adressée de Moudon :

A la rédaction du *Conteur*.

Messieurs,

L'anecdote que vous avez publiée dans votre numéro du 13 septembre, — une dame française répondant à son fils que la fabrication des paniers est une industrie du pays, — m'a remis en mémoire une autre anecdote, que nous conta une fois M. G. Renard, ancien professeur à l'Université. Je lui laisse la parole :

« J'étais une fois, nous dit-il, dans une soirée où l'on semblait prendre plaisir à rabaisser devant moi le mérite de la Suisse et des Suisses. Une dame s'approcha et me dit d'un air moqueur : — Vraiment, monsieur, il y a des universités en Suisse et vous y professez ? Mais quelle langue y parlez-vous ? »

— J'y parle le suisse, madame ! répondit M. Renard.

Un ancien étudiant.

On notéré ébaïat.

(Patois d'Ollon.)

Le notéré avé fautaz dé di tuteur por supportaz di dzoune zabres. Et va Dzan-Pierre et la dit :

— Ne porrave pa mé fœirmi on bon patiet de petioudé lattes ?

— O ! tiê se fê. Deman te le za.

Le leindéman Dzan-Pierre arevé avoé on énorme facet dè tuteur.

Le notéré la dit :

— Ora, vœrei e te qui té dave ?

— Tra francs, la dit l'anthian.

— Oh ! oh ! oh ! e lé trooit ! Te le za petétré copaté su mé !

DZAN-PIERRE : Et me peiné, voleur que té !

Ce n'est pas pour les amoureux.

Un tribunal de Sardaigne vient, paraît-il, de condamner à six mois de prison un étudiant qui s'était permis d'embrasser, au sortir de l'église, une jeune fille de bonne famille.

Voilà qui est bien sévère. Le mal pourtant n'était pas si grand. Ah ! mais, il est des pays où l'on ne badine pas avec ces choses-là. Les règlements de certaines villes contiennent même des dispositions interdisant les embrassements en public. Ainsi en est-il, par exemple, à Florence, à Padoue, à Bergame, à Vérone, etc.

En Russie, le croirait-on, un baiser donné ou reçu dans la rue est considéré comme une atteinte aux bonnes mœurs. Nous n'en voulons pour preuve que le fait suivant, qui remonte à quelques années à peine.

Deux jeunes gens et deux jeunes filles s'étaient attablés ensemble dans la salle publique d'un des principaux restaurants d'Odessa, et ayant, au cours du repas, échangé — très convenablement d'ailleurs — un timide baiser, ce qui n'a rien d'extraordinaire, attendu qu'ils devaient se marier le mois suivant, ont été signalés aussitôt à l'inspecteur de police, lequel leur a dressé, séance tenante, une contravention. Huit jours après, les quatre délinquants comparaissaient devant le tribunal correctionnel, qui leur infligeait, à chacun et à chacune, deux semaines de prison pour « conduite scandaleuse dans un endroit public » ; nous traduisons textuellement le motif invoqué.

Malgré appel, le jugement fut confirmé par la cour suprême d'Odessa, se basant sur plusieurs décisions semblables rendues par différentes juridictions des provinces de l'empire.

D'autres pays encore font la guerre au baiser : la Suède, la Roumanie, la Bulgarie, le Danemark, au nom soi-disant de la morale.

De même, il est défendu de s'embrasser à Scranton, à Germantown, en Pensylvanie ; à Suffolk, en Virginie ; à Trenton, à Atlantic City, dans l'Etat de New-Jersey ; à Springfield (Vermont), à Kenton (Ohio), à Quincy, à Péorix (Illinois), à Charleston (Missouri), à Hutchinson (Kansas), etc., etc. Nous pourrions allonger la liste des cités de la libre Amérique où le baiser est puni d'une amende variant entre deux et dix dollars.

Aussi les Américains ne manquent-ils jamais le train.

Sans bruit. — Dans le silence, une œuvre du plus grand intérêt se prépare. On n'en entend point parler, pour ainsi dire, et cependant partout l'on travaille avec dévouement et avec cette ardeur que donne seul le sentiment d'une bonne action à accomplir.

La vente de bienfaisance qu'organise, pour les 5 et 6 novembre prochain, le *Mont-Riond-Football-Club* a des promesses toutes nouvelles et qui ne peuvent manquer leur effet. Plusieurs sociétés lausannoises ont offert leur concours. Le mercredi 5, aura lieu une grande soirée-représentation, dans laquelle se produiront *La Castillane*, le *Chœur d'hommes* et la *Société littéraire*. Douze couples d'enfants, dirigés par M. Cottier, professeur de gymnastique, danseront un pas nouveau, « La polka internationale », réglée par M. Gerber, maître de danse. Belles-Lettres monte un « Barnum littéraire. »

Et maintenant, le bénéfice de la vente et de la soirée sera affecté à trois des plus intéressantes de nos institutions philanthropiques : la *Solidarité*, les *Cuisines scolaires* et les *Colonies de vacances*. La *Solidarité* est une institution qui exerce son bienfaisant ministère dans tout le canton ; on espère donc que, de tout le canton également, viendront des dons et des visiteurs pour la vente projetée.

Dédié à la Société de pisciculture.



— Ne dirait-on pas que c'est un cordonnier qui'est chargé du réempoissonnement du lac ?
— Si, au moins, les paires étaient assorties ! F.

Compliment sincère. — On parlait, l'autre jour, devant un de nos pharmaciens, d'un médecin, mort il y a quelques années.

— C'était, dit quelqu'un, un médecin très philanthrope et très distingué.

— Oh ! pour ça oui, exclame le pharmacien, un excellent médecin ; il prescrivait beaucoup.

Quel homme ! — Entendu au passage.

— Etait-il bien doué, ce brave Ernest, qui vient de mourir, tué par la boisson ! Il avait tous les talents. Il était bon musicien, peintre excellent, écrivain à ses heures, vétérinaire... il fut même grand conseiller !...

Boutades.

Des demoiselles de l'Allemagne du nord étaient en séjour dans une de nos stations alpines.

Dans une promenade, ces demoiselles croisent un troupeau de vaches. Les bonnes bêtes, piétinant dans la boue, élaboussent les toilettes claires des jeunes allemandes.

— Ach ! s'écrie l'une de celles-ci, sont-ils bêtes, ces Suisses de garder encore des vaches, quand partout on peut avoir du lait condensé !

Amour ardent.

Eugène est fiancé depuis hier.

— Pour vous voir cinq minutes, ma chère Emma, je braverai la foudre, les torrents, les flots en furie.

— Oh ! je ne vous en demande pas autant. Viendrez-vous dimanche ?

— Oui ! oui ! oui !... à moins qu'il ne pleuve !

Un professeur d'histoire aux habits râpés, fouillant tristement dans son gousset vide :

— Moins heureuse que les Gaules, ma poche n'a pas encore eu son invasion des Francs.

— Dis, grand-maman, pourquoi que ce monsieur il porte les cheveux si longs ?

— Parcequ'il est peintre mon enfant.

L'enfant, après un moment de réflexion :

— Alors, dis, grand-maman, est-ce qu'il les laisse pousser pour en faire des pinceaux ?

Nous sommes à peine à la porte de l'hiver et déjà commencent les soirées dansantes. En voici deux premiers échos.

Un monsieur invite une jeune veuve qui fait sa rentrée dans le monde :

— Madame, voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder un tour de valse ?

— Volontiers, monsieur ; mais très lentement ; mon deuil est si récent.

— Voyons, mon oncle, que préférez-vous avec moi, la valse à deux temps ou à trois temps ?

— Hélas ! ma chérie, la valse n'a qu'un temps !

— Bonjour, Bébé. Papa est-il là ?

— Non, monsieur. Papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents à maman.

— Ah !

— Oui, mais maman est là.

Récitals Scheler. — M. Scheler a inauguré, mardi dernier, la série de ses succès annuels. Le premier des cinq récitals annoncés a eu lieu devant une salle comble, qui a fait fête au sympathique conférencier. Au programme, figurait, entre autres, deux morceaux du regretté Henri Warnery. — Mardi prochain, 21 courant, à 5 heures, au Casino-Théâtre, deuxième récital ; programme des plus intéressants.

Cartes à la librairie Tarin et à l'entrée.

Concerts d'abonnement. — Hier soir a été donné, par l'*Orchestre de la Ville*, sous la direction de M. Hammer, le premier de ces concerts. Mlle *Jeanne Lecterc*, de l'Opéra-Comique, avait été engagée comme soliste. Au programme, fort bien composé, on remarquait la *symphonie pastorale de Beethoven*, que nos artistes ont exécutée de façon magistrale. Il est à souhaiter que les auditeurs fidèles et toujours plus nombreux des concerts d'abonnement ne soient pas aussi sourds qu'ils le sont aux autres appels de notre orchestre, qui a un besoin toujours plus pressant de l'appui du public, pour suppléer à l'insuffisance de ses ressources officielles.

THÉÂTRE. — Mardi soir a débuté la troupe de vaudeville. Elle nous a donné *Le Sursis*, une fantaisie très amusante, dont nos artistes ont tiré tout le parti possible. Jeudi soir, deuxième de comédie, avec *L'ami Fritz*, une pièce à l'eau de rose, comme l'appelle un de nos journaux, mais qui, lorsqu'elle est bien jouée, fait toujours plaisir. L'interprétation en a été excellente et a pleinement satisfait tous les spectateurs, très nombreux. La troupe de drame avait déjà fait, dimanche dernier, de brillants débuts dans *Pauillac*. Cette fois donc, « toutes nos troupes » y ont passé et bien passé. Le succès de la saison est assuré. Demain, dimanche, à 8 heures, *La mendiant de St-Sulpice*, pièce en 5 actes et 10 tableaux.

KURSAAL. — Le programme actuel de notre théâtre des Variétés est bien fait pour tenter les amateurs de spectacles variés. On y trouve de quoi satisfaire tous les goûts. *La Famille Minellis*, acrobates aux chaînes d'argent. *M. Richards*, jongleur équilibriste, etc. Un grand succès, *Kellys-Moron*, *H. Arvey*, *Duface*, *La petite Fred*, chansons nouvelles. Enfin, une nouveauté, *Une belle-mère en cage*, folie en 1 acte. — Demain, dimanche, *Matinée* à 3 heures.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.